

De l'horrible danger de la lecture¹

Doina Popa-Liseanu
UNED

Introduction

Daniel Pennac recommandait à tous les lycéens *Balzac et la petite Tailleuse chinoise*², au cours du même *Bouillon de culture*³ où Bernard Pivot encensait le livre. Et cependant, il faut reconnaître que l'histoire de la petite tailleuse chinoise dont la vie a été bouleversée par la lecture de romans occidentaux n'est pas originale. Un thème assez vieux celui de l'impact de la lecture, du pouvoir immatériel des mots, mis en évidence, entre autres, par Thomas Pavel dans *l'Univers de la fiction*⁴. Ce thème est donc revisité par le cinéaste et romancier chinois établi à Paris, Dai Sijie et adapté au contexte totalitaire de la Révolution culturelle, cette Révolution culturelle qui a fait, selon certaines estimations, un demi-million de morts.

Le livre est intéressant (48 heures après son passage à la télévision, Dai Sijie reçoit des dizaines de propositions pour adapter son livre à l'écran et en juin 2000 *Balzac...* se vend à plus de 350 000 exemplaires en France et est traduit dans 25 pays) à plusieurs points de vue. Il y a d'abord l'histoire des deux fils de «bourgeois», le narrateur (dix-sept ans) et son ami Luo (dix-huit) envoyés à la campagne en camp de rééducation. Cette histoire peut être assimilée à un conte

1. Voltaire, «De l'horrible danger de la lecture», in *Mémoires, suivis de Mélanges divers* et précédés de «*Voltaire démiurge*» par Paul Souday (Paris, 1927), cité par Alberto Manguel in *Une histoire de la lecture*, Actes Sud, 1998, trad. franç., p. 332.

2. Sijie, Dai (2000). *Balzac et la Petite Tailleuse Chinoise*. Paris, Gallimard.

3. Tout le monde se souvient de la phrase choc prononcée par Pivot: «Si ce livre ne devient pas un best-seller, alors je ne sers à rien».

4. «La publication de *Werther* n'a-t-elle pas, dit-on, provoqué une épidémie de suicides? L'équilibre conjugal de dizaines de générations n'a-t-il pas été troublé par l'histoire de Tristan et d'Iseut, s'il faut en croire Denis de Rougemont? *Don Quichotte* est l'histoire classique d'une vie envahie par les personnages de fiction. Don Quichotte lui-même est devenu un archétype et voyage sans arrêt dans notre monde» (Pavel, 1988: 109).

rustique, à un récit picaresque, à un roman d'initiation. Mais, si nous prenons en considération l'opinion de l'auteur: «Le thème principal n'est pas la vie d'un rééduqué, mais comment un livre peut changer la vie d'une personne, comment la culture débarque dans un endroit où tout le monde est illettré»⁵.

En effet, en dehors de deux protagonistes que nous venons de mentionner (le narrateur et Luo), et dans une plus faible mesure, un troisième de leur genre et espèce, le Binoclard, le personnage principal en est cette petite tailleuse dont nous ne saurons pas le nom, ce *Cendrillon de la culture* qui sera transformée par la baguette d'un magicien appelé Balzac.

Les trois jeunes à peine sortis de l'adolescence vont découvrir que le livre est un monde⁶, un autre monde possible face à celui où ils sont enfermés. Ils vont expérimenter sur le mode imaginaire des scènes, des situations qu'ils pourraient, qu'ils aimeraient surtout vivre dans la réalité. C'est ce que Picard appelait «la modélisation par une expérience de réalité fictive»⁷ et d'où la lecture tire son rôle pédagogique.

Il va s'en suivre une similitude de situation entre l'écrivain et le lecteur, une identité de la littérature au premier degré (le roman *Balzac et la petite Tailleuse* chinoise) et de la littérature au second degré, la littérature lue dans le roman (*Ursule Mirouët, le Cousin Pons, Eugénie Grandet...*). Les trois adolescents lecteurs (surtout la jeune fille) vont devenir écrivains à part entière, parce qu'ils vivront le livre comme l'écrivain l'a écrit. Dai Sijie nous propose donc l'un de ces livres qui identifient la littérature à la lecture, qui considèrent que la littérature s'accomplit, se concrétise seulement par la lecture; on pourrait dire qu'il nous offre, en clé fictionnelle (d'où son mérite par rapport aux essais et aux textes pédagogiques) une ontologie de la lecture, où il sera question de l'interdiction de lire, du vol des livres, de lectures possibles, de types de lecteurs, de la mise en abîme de la lecture, de la façon de vivre la lecture, de l'impact de la lecture. Il nous découvre l'effet de la littérature occidentale (et en particulier des auteurs français dits classiques) sur le lecteur chinois, individuel ou collectif et sa réponse –ce que l'école allemande de Jauss et de Iser appelait *Wirkung* et la nord-américaine de Fish *reader-response*– au livre considéré comme stimulus.

Un vibrant hommage à la littérature, à l'espace de liberté et de rêve qu'ouvrent les livres. Dévorés en secret, les romans de Balzac, de Dumas ou de Romain Rolland sont des formules magiques qui donnent accès à de multiples bonheurs. A travers les livres les protagonistes prennent conscience de leur individualité, de leur capacité à ressentir, à s'émouvoir, à aimer. Un roman d'initiation par la lecture et l'ouverture à des mondes dont les protagonistes ne soupçonnaient pas

5. «Le cinéaste-écrivain Dai Sijie commente pour nous des clichés de montage» par Sophie Benamon. *Libération*, mars 2002.

6. C'est ce que notait Barthes dans *Critique et Vérité*, 1966, p. 69.

7. Picard, Michel (1986).

l'existence. Un roman qui nous fait sentir à nouveau l'émoi du premier livre lu et nous fait redécouvrir la puissance des mots qui défilent sous nos yeux.

Les livres interdits

Toutes les dictatures ont censuré les livres. Alberto Manguel⁸ nous rappelle que pendant des siècles, les esclaves afro-américains ont appris à lire en dépit d'obstacles extraordinaires, en risquant leur vie. Dans tout le Sud des Etats-Unis il était courant que les propriétaires de plantations pendent tout esclave qui tentait d'apprendre la lecture aux autres.

Ainsi que l'ont bien compris les dictateurs au cours des siècles, on domine plus facilement une population analphabète: puisqu'on ne peut désapprendre l'art de lire une fois qu'il est acquis, reste à en limiter la portée. C'est pourquoi, plus que toute autre création humaine, le livre est le fléau des dictatures. Le pouvoir absolu demande que toute lecture soit une lecture officielle; au lieu de bibliothèques d'opinions, la parole du souverain doit suffire (Manguel, 1998: 332).

Si l'on interdit les livres, on interdit les «mondes fictionnels», c'est-à-dire tous les autres «mondes possibles», car les événements d'un roman, écrit Thomas Pavel dans *Univers de la fiction* «sont ressentis comme possédant une sorte de réalité qui leur est propre et qui permet au lecteur de s'associer, souvent sans réserve, aux aventures et réflexions des personnages» (Pavel, 1988: 19).

On interdit les livres car on sait que la lecture n'est pas une activité innocente ou transparente. Les normes et les valeurs du lecteur sont modifiées par l'expérience de la lecture.

La Chine a fait une longue expérience de l'interdiction de lire, puisqu'en l'an ~ 213, l'empereur Shih Huang-ti essaya d'en finir avec la lecture en brûlant tous les livres de son royaume.

En 1971, à l'époque où se situent les événements de ce roman, en pleine Révolution culturelle, il n'y avait dans les librairies et les bibliothèques de Chine que les livres de Mao. Les livres classiques, chinois ou occidentaux, n'avaient plus droit de cité, les chansons paysannes étaient édulcorées et transformées en chants révolutionnaires.

Quels étaient concrètement ces livres?

Luo et le narrateur se plaisent à les imaginer, ils en avaient vaguement entendu parler: des romans classiques chinois (depuis *Les Trois Royaumes*

8. Manguel, Alberto, *op. cit.*, chapitre «Lectures interdites».

combattants⁹ jusqu'au *Rêve dans le Pavillon Rouge*¹⁰ en passant par *Jin Ping Mei*¹¹); la poésie des dynasties des Tang, des Song, des Ming et des Qin; les peintures traditionnelles de Zu Da, de Shi Tao, de Tong Qicheng; la Bible ou *Les Paroles des Cinq Vieillards*; la littérature occidentale, dont ils se souviennent d'un titre *Don Quichotte*, «l'histoire d'un vieux chevalier assez marrant» (Dai Sijie, 2000: 56).¹²

Des titres de livres fusaient de nos bouches, il y avait dans ces noms des mondes inconnus, quelque chose de mystérieux et d'exquis dans la résonance des mots, dans l'ordre des caractères» (Dai Sijie, 2000: 56).

Tous ces livres étaient interdits parce qu'ils parlaient d'individus qui luttait, aimait et souffrait, qui résistait, qui avait des désirs.

Un jour de neige, Luo et le narrateur profitent du mauvais temps et de la défaillance physique du Binoclard (leur ami en rééducation), qui en plus avait

9. *San-kouo-tche yen-yi* (Histoire romancée des Trois Royaumes) serait l'œuvre de Lo Pen ou Lo Kouan-tchong, un auteur du XIV^e siècle, à la fin des Yuan et au début des Ming. C'est un roman historique, qui a rendu populaires les figures de Lieou Pei, de Tchou-ko Leang, de Kouan Yu et de Ts'ao Ts'ao. Lo Pen a surtout remanié un récit populaire, corrigé ses erreurs et l'a rendu plus lisible pour le public instruit, tout en restant à la portée des gens du peuple.

10. *Hong leou mong* (Rêve du pavillon rouge) est le plus célèbre des romans d'amour chinois. L'auteur en est Ts'ao Sieu-k'in, né dans une famille riche et prospère, mais qui devint pauvre à la suite de quelque revers. C'est à Pékin et dans la pauvreté qu'il écrivit le roman intitulé *Che-teou ki* (la Pierre) sans pouvoir l'achever. Le roman parut, sous forme manuscrite, avec quatre-vingts chapitres. Les quarante derniers chapitre du texte actuel furent écrits vers 1791, et le roman en cent vingt chapitres parut en 1792. Le titre fut alors changé en celui de *Hong leou mong* (le Rêve du pavillon rouge). L'action du roman se passe dans le palais d'une grande famille aristocratique, les Kia. Le protagoniste en est Pao-yu, fils du maître de maison, qui vit entouré de plusieurs jeunes filles, sœurs et cousines. Il est amoureux d'une d'elles, la frêle Tai-yu. Après une période heureuse et insouciant pendant laquelle ils mènent une vie très romanesque dans le beau parc annexé au palais, toutes sortes de malheurs interviennent: morts, suicides, maladie de Pao-yu... Le roman original en quatre-vingts chapitres finissait sur une impression de tristesse, sans dénouement, puisque l'auteur était mort avant d'avoir achevé son œuvre. Dans les chapitres ajoutés plus tard certains Pao-yu est marié à une autre cousine, ce qui aggrave sa maladie et provoque la mort de Tai-yu.

Le *Hong leou mong* est le premier roman chinois où l'amour est décrit de façon peu conventionnelle, où la psychologie amoureuse est notée avec beaucoup de vérité.

11. *Jin Ping Mei* (*Kin-p'ing-mei*), roman de mœurs réaliste, dont l'auteur n'est pas connu, écrit au début du XVI^e siècle vraisemblablement au Chantoung. Il y est question des amours adultères de Si Men-k'ing et de P'an Kin-lien. Celle-ci empoisonne son mari, mais est tuée plus tard par le frère de ce dernier. Dans ce long roman sont décrites, avec une valeur inégalée, les mœurs corrompues de l'époque, l'atmosphère qui régnait dans les harems des familles riches, la vie des prostituées, des entremetteuses, les crimes et les débauches de Si Men-k'ing, de P'an Kin-lien et de ses autres concubines; tout cela est dépeint avec un réalisme rare dans l'ancienne littérature chinoise. Les caractères féminins sont admirablement dessinés. Longtemps méprisé à cause de nombreux passages licencieux, ce roman est actuellement tenu, à juste titre, pour un des meilleurs romans chinois.

12. Alberto Manguel nous rappelle qu'en 1981 la junta militaire aux ordres du général Pinochet interdit *Don Quichotte* au Chili parce que le général pensait (avec raison) qu'il contenait un plaidoyer pour la liberté individuelle et une attaque contre l'autorité en place (*op. cit.*, p. 337).

cassé ses lunettes, pour lui proposer un marché: ils l'aident avec son travail, mais il leur prête un des livres qu'il avait pu sauvés et apportés cachés dans une merveilleuse valise «élégante, en peau usée mais délicate. Une valise de laquelle émanait une lointaine odeur de civilisation» (Dai Sijie, 2000: 53). Vaincu par l'effort, le pauvre accepte et leur passe un livre, mince, usé, de Balzac. Le petit livre s'appelait *Ursule Mirouët*¹³. Il est littéralement dévoré en une nuit par Luo et immédiatement après par le narrateur.

La lecture est bouleversante. D'abord elle s'avère une vraie nourriture et remplace le sommeil, le repos¹⁴: «Je restai au lit jusqu'à la tombée de la nuit, sans manger, ni rien faire d'autre que de rester plongé dans cette histoire française d'amour et de miracles» (Dai Sijie, 2000: 62).

En second lieu, c'est une vraie initiation:

Imaginez un jeune puceau de dix-neuf ans, qui somnolait encore dans les limbes de l'adolescence, et n'avait jamais connu que les bla-bla révolutionnaires sur le patriotisme, le communisme, l'idéologie et la propagande. Brusquement, comme un intrus, ce petit livre me parlait de l'éveil du désir, des élans, des pulsions, de l'amour, de toutes ces choses sur lesquelles le monde était, pour moi, jusqu'alors demeuré muet. (Dai Sijie, 2000: 62)

Luo et le narrateur, en leur nouvelle qualité de lecteurs, sont plongés à l'intérieur du monde de la fiction et, pendant la durée du jeu (de la lecture), ils tiennent ce monde pour vrai.

Ils découvrent ce que les critiques ont appelé la «réalité de la fiction»:

Malgré mon ignorance totale de ce pays nommé la France (j'avais quelquefois entendu le nom de Napoléon dans la bouche de mon père, et c'était tout), l'histoire me parut aussi vraie que celle de mes voisins. Sans doute, la sale

13. Roman écrit en 1842, *Ursule Mirouët* expose les idées de Balzac sur le spiritisme. Retiré à Nemours, le docteur Minoret a avantagé par testament sa petite-nièce Ursule Mirouet. Mais, surprenant le secret du mourant, son neveu Minoret-Levrault vole le testament et les valeurs. En outre, pour contraindre Ursule à quitter la ville, il la couvre d'infamie. C'est alors que le mort intervient et visite Ursule dans le rêve, en la faisant assister aux manœuvres de son neveu. À la suite de ces révélations d'outre-tombe, Zélie, la femme de Minoret-Levrault, avoue le forfait commis par son mari qui doit tout restituer. En outre, le fils unique du couple meurt dans un accident. L'œuvre insère le surnaturel dans une intrigue réaliste (avidité des héritiers, vol du testament, complot tramé contre Ursule); il s'agit donc d'une étude philosophique en même temps que d'une scène typique de la vie de province.

Détail curieux: attendant à la maison du Dr. Minoret il y avait un pavillon chinois et c'est dans le cabinet de ce pavillon qu'il avait gardé son testament à l'intérieur d'un petit meuble de Boule.

14. En termes d'énergie psychique, la situation du sujet qui lit s'apparente à celle du rêveur. La lecture, comme le sommeil, est fondée sur une immobilité relative, une vigilance restreinte (inexistante pour le dormeur) et une suspension du rôle d'acteur au profit de celui de récepteur. Il y a une intimité exceptionnelle entre le sujet qui lit et le personnage romanesque. L'imaginaire particulier de chaque lecteur joue un tel rôle dans la représentation qu'on pourrait presque parler d'une «présence» du personnage à l'intérieur du lecteur.

affaire de succession et d'argent qui tombait sur la tête de cette jeune fille contribuait-elle à renforcer son authenticité, à augmenter le pouvoir des mots. Au bout d'une journée, je me sentais chez moi à Nemours, dans sa maison, près de la cheminée fumante, en compagnie de ces docteurs, de ces curés... Même la partie sur le magnétisme et le somnambulisme me semblait crédible et délicieuse». (Dai Sijie, 2000: 62)

Après *Ursule Mirouët*, ce fut le tour du *Père Goriot*, dont le titre chinois était *Le Vieux Go*.

Durant tout le mois de septembre, après notre cambriolage réussi, nous fûmes tentés, envahis, conquis par le mystère du monde extérieur, surtout celui de la femme, de l'amour, du sexe, que les écrivains occidentaux nous révélaient jour après jour, page après page, livre après livre. (Dai Sijie, 2000: 113)

Luo et le narrateur éprouvent ce que Pavel appelle, en citant Kendall Walton: «une relation psychologique avec les êtres de fiction, une intimité semblable à celle qui nous rattache seulement aux êtres que nous tenons pour réels» (Pavel, 1988: 110).

Les voleurs de livres

Après avoir goûté au miel de la littérature occidentale, Luo et le narrateur ne peuvent plus s'en passer. Profitant de la fête que la mère du Binoclard organisa pour le départ de son fils, sauvé de sa rééducation grâce à des chants montagnards transformés (grâce à la littérature dite révolutionnaire) Luo et le narrateur décident de voler la valise aux livres interdits.

En projetant le vol, ils s'inscrivent dans la longue lignée de voleurs de livres qui tel l'échotier du XVIIe siècle Tallemant des Réaux, considèrent que le vol des livres est un crime uniquement si on les vend. Le butin vaut bien la peur et les périls qu'ils doivent surmonter:

A l'intérieur [de la valise] des piles de livres s'illuminèrent sous notre torche électrique; les grands écrivains occidentaux nous accueillirent à bras ouverts: à leur tête, se tenait notre vieil Balzac, avec cinq ou six romans, suivi de Victor Hugo, Stendhal, Dumas, Flaubert, Baudelaire, Romain Rolland, Rousseau, Tolstoï, Gogol, Dostoïevski, et quelques anglais: Dickens, Kipling, Emily Brontë... (Dai Sijie, 2000: 106)

La découverte de ces livres est extraordinaire. Les auteurs se révèlent des amis de longue date, les livres de vraies richesses:

De les toucher du bout des doigts, il me semblait que mes mains, devenues pâles, étaient en contact avec des vies humaines.

– Ça me rappelle la scène d'un film, me dit Luo, quand les bandits ouvrent une valise pleine de billets...

– Tu sens des larmes de joie monter en toi?

– Non. Je ne ressens que de la haine.

– Moi aussi. Je hais tous ceux qui nous ont interdit ces livres». (Dai Sijie, 2000: 106-107)

Balzac devient la passion exclusive de Luo, tandis que le narrateur est moins fidèle, il tombe tour à tour amoureux de Flaubert, de Gogol, de Melville et «même de Romain Rolland» (Dai Sijie, 2000: 114). Le premier volume de son *Jean-Christophe*¹⁵, qu'il aborde au commencement avec méfiance, vu ses dimensions, est la porte d'entrée dans un monde de sensations nouvelles: musique, amitié, amour, mais surtout un individualisme farouche, une sensibilité exceptionnelle, unique:

Jusqu'à cette rencontre volée avec *Jean-Christophe*, ma pauvre tête éduquée et rééduquée ignorait tout simplement qu'on pût lutter seul contre le monde entier [...] C'était pour moi le livre rêvé: une fois que vous l'aviez fini, ni votre sacrée vie ni votre sacré monde n'étaient plus les mêmes qu'avant. (Dai Sijie, 2000: 115)

Comme dit Vincent Jouve (1997: 95): «vivre le texte ne consiste pas à conformer ses actes à ce qu'on a pu y lire..., mais à transposer dans sa vie des formules empruntées à l'œuvre lue». C'est le jeu joué par Barthes dans *Sade, Fourier, Loyola*¹⁶ quand il doit manger un couscous au beurre rance alors qu'il ne supporte pas le ranci; c'est ce qui fait aussi le narrateur quand il doit décider du chemin à prendre dans un moment de peur: «À cet instant, coincé au milieu du passage, je me demandai ce que dirait le vieux Jean-Christophe, si je faisais volte-face. Avec sa baguette autoritaire de chef d'orchestre, il allait me montrer la direction à prendre.» (Dai Sijie, 2000: 119).

Types de lectures

Les deux adolescents font l'expérience de plusieurs types de lectures.

Il y a tout d'abord la lecture que Jauss appelait «aussi bien libération de quelque chose que libération pour quelque chose». Elle dégage le lecteur des difficultés et contraintes de la vie réelle.

Luo et le narrateur sont envoyés dans un village perdu, à une centaine de kilomètres du petit bourg de Yong Jing, au bord du fleuve Ya. Le seul Occidental à y avoir posé les pieds avait été, dans les années quarante, un missionnaire

15. Le premier *roman-fleuve* (le mot est de Romain Rolland) du XXe siècle compte 10 volumes et il est conçu comme un monument à la «divine musique», Jean-Christophe en étant «Beethoven dans le monde d'aujourd'hui». Rolland voulait rendre à ses contemporains le goût de l'énergie morale, de la générosité, de l'amour fraternel, de la Vie assumée dans sa diversité.

16. «Fourier eût immédiatement mis fin à ma gêne (être partagé entre ma politesse et mon peu de goût pour le ranci) en me tirant de mon repas (où, de plus, je restai coincé des heures, chose peu tolérable, contre quoi Fourier a protesté) et en me renvoyant dans le groupe des anti-rancistes, où j'aurais pu tout à loisir manger du couscous frais sans vexer personne» (Barthes, 1971: 84).

français, le père Michel, qui cherchait un nouveau passage pour accéder au Tibet. D'après la description du Jésuite, c'était un endroit sauvage et isolé, habité par des cultivateurs d'opium armés et prêts à attaquer les passants.

La situation en était restée la même plus de trente ans après. Dans le village il n'y avait aucun type de confort. Les jeunes sont logés dans une maison sur pilotis, qui n'avait pas été conçue pour l'habitation sinon pour servir d'entrepôt pour le maïs, le riz et les outils abîmés.

Les villageois n'avaient jamais vu d'instrument de musique et le violon du narrateur est immédiatement considéré comme un «jouet bourgeois, venu de la ville» et qui doit donc être détruit. Il sera sauvé uniquement par l'intervention miraculeuse de Luo qui demande au narrateur de jouer la sonate «Mozart pense au président Mao».

Dans ces conditions d'une rudesse extrême, Luo et le narrateur n'avaient pratiquement pas d'espoir de finir leur rééducation. Pour les enfants des familles cataloguées comme «ennemies du peuple» (et les leurs l'étaient, puisque leurs pères étaient médecins) l'opportunité de retourner en ville était de trois pour mille. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien inventer pour accroître leurs chances? Eh bien, ils découvrent que ces paysans sauvages et pauvres, tout endoctrinés qu'ils sont, sont friands d'histoires. Ils vont commencer par les séances de «cinéma oral». Envoyés à la ville par le chef du village pour y voir un film, ils en reviennent le raconter aux villageois, en obtenant ainsi quelques maigres bénéfices: un peu de nourriture, quelques jours de repos.

Ils passent ensuite à raconter les livres qu'ils ont lus, en réalisant une sorte de «mise en abîme de la lecture».

Au tailleur (père de la petite tailleuse), venu dans le village pour coudre des vêtements, ils racontent l'histoire d'Edmond Dantès, devenu le comte de Monte-Cristo¹⁷. Elle va durer neuf nuits entières. Le vieux tailleur, infatigable et résistant, travaille le matin et écoute la nuit. Il n'en tire pas uniquement du plaisir, mais aussi du profit pour son métier, en incorporant aux vêtements qu'il est en train de coudre quelques fantaisies dues à l'influence du romancier français.

Dumas lui-même eût été le premier surpris, s'il avait vu nos montagnards moulées dans des sortes de vareuses à épaules tombantes et à grand col, carré en arrière et pointu en avant, qui claquait dans le vent. Elles sentaient presque l'odeur de la Méditerranée. Les pantalons bleus de matelots, mentionnés par Dumas et réalisés par son disciple le vieux tailleur, avaient conquis les cœurs des

17. *Le Comte de Monte-Cristo* est un des romans «trionphaux» d'Alexandre Dumas (père), écrit entre 1844-1845 sûrement en collaboration avec son «nègre» Maquet. On y retrouve «tout Dumas»: figuration nombreuse, dialogues percutants, péripéties et coups de théâtre, évasions et duels, amour et haine. C'est surtout l'apologie du génie et du désordre, celle de la révolte, du bâtard et du proscrit. Dans une société timorée et mesquine comme celle où vivent enfermés les personnages de Dai Sijie, les pages de Dumas apportent le vent de la liberté et de la générosité.

jeunes filles, avec leurs pattes larges et flottantes, d'où semblait émaner le parfum de la côte d'Azur. (Dai Sijie, 2000: 132)¹⁸

Avec la petite tailleuse, dans le cas du même livre, la lecture devient un jeu de rôles.

On a joué, comme si Luo était Monte-Cristo, et moi son ancienne fiancée, et qu'on se retrouvait quelque part, vingt ans après. C'était extraordinaire, j'ai même improvisé un tas de trucs, qui sortaient tout seuls, comme ça, de ma bouche. (Dai Sijie, 2000: 151)

Le narrateur pratique un autre type de lecture, pareille à celle que préconisait Proust dans *Le Temps retrouvé*¹⁹: une lecture empathique, projective, identificatoire:

Lire à haute voix une page entière me paraissait insupportablement ennuyeux, et je décidai de faire une lecture approximative, c'est-à-dire que je lisais d'abord deux ou trois pages ou un court chapitre, pendant qu'elle [la petite Tailleuse] travaillait à sa machine à coudre. Puis, après une courte ruminantion, je lui posais une question ou lui demandais de deviner ce qui allait se passer. Une fois qu'elle avait répondu, je lui racontais ce qu'il y avait dans le livre, presque paragraphe par paragraphe [...] Il m'arrivait même d'inventer des situations, ou d'introduire l'épisode d'un autre roman, quand je trouvais que le vieux père Balzac était fatigué. (Dai Sijie, 2000: 156)

Type de lecteurs

En 1911, Émile Faguet constatait déjà qu'on lisait peu et que la plupart lisait très mal. Il commençait son *Art de lire* par rappeler les vers d'un épigrammatiste inconnu du commencement du XIXe siècle:

Le sort des hommes est ceci:
Beaucoup d'appelés, peu d'élus;
Le sort des livres, le voici;
Beaucoup d'épelés, peu de lus. (Faguet, 1992: 5)

18. Contrairement à ce qu'affirme le narrateur, Dumas n'aurait sûrement pas été étonné du succès de son roman. Peu avant sa mort en 1870, un groupe d'ouvriers cubains immigrés aux États-Unis, qui payaient un *lector* de leur poche en suivant une tradition commencée à Cuba en 1866 dans les ateliers de la manufacture de cigares El Fígaro, lui avaient écrit pour lui demander l'autorisation de donner le nom de son héros à l'un de leurs cigares. Dumas y consentit (Alberto Manguel, *op.cit.*, p. 142).

19. «L'écrivain ne dit que par une habitude prise dans le langage insincère des préfaces et des dédicaces: 'mon lecteur'. En réalité, chaque lecteur est quand il lit le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que sans ce livre il n'eût peut-être pas vu en soi-même» (Proust, Marcel, *Le Temps retrouvé* (1927), *À la recherche du temps perdu*. Paris, Gallimard, coll. Pléiade, 1989, tome IV, p. 489-490).

Selon l'éminent critique et grand lecteur, il faut mettre en place de différentes stratégies selon les différents types de livres. Il faut lire lentement les livres d'idées, il faut lire à haute voix, afin de les «entendre», les pièces de théâtre, et, par contre, il faut lire à voix basse, tout doucement, les poètes.

La lecture nous apprend sur les autres et sur nous-mêmes. Il y a dans la lecture une étude des hommes (et des femmes) par ce qu'ils/elles se montrent comme lecteurs.

Nous retrouvons dans *Balzac...* les différents types de lecteurs recensés par Faguet.

Le tailleur, grand amateur d'Alexandre Dumas «n'est pas pour autant un homme d'action et quelquefois même il est très paresseux, mais le plus souvent il n'est ni un observateur des autres ni un observateur de soi-même et il n'a ni vie intérieure ni vie extérieure intellectuelle» (Faguet, 1992: 39).

Luo, qui aime Balzac, est comme tout lecteur de romans réalistes «un esprit juste, droit, pondéré, qui a de bons yeux, un bon raisonnement, qui ne se trompera guère, que l'on ne trompera pas souvent et qui se tirera bien de l'affaire de la vie. Il a une tendance au pessimisme» (Faguet, 1992: 41).

La petite tailleuse, comme toutes les femmes, aiment les romans idéalistes: «Le lecteur de livres idéalistes où les personnages ont des vertus extraordinaires et des délicatesses de sentiments inattendues est généralement une lectrice» (Faguet, 1992: 40). Ce qui est très intéressant c'est que le narrateur, qui partage les goûts littéraires de son amie, va se féminiser au cours de leurs séances communes de lecture, il va participer de plus en plus aux travaux ménagers, en se découvrant une vraie vocation pour la cuisine, le nettoyage, le repassage, la lessive, ce qui lui attire le mépris et la haine jalouse des autres jeunes hommes du village.

L'association entre les livres et leurs lecteurs est différente de celles qui s'établissent entre d'autres objets et leurs utilisateurs. Outils, mobilier, vêtement – tous ont une fonction symbolique, mais les livres imposent à leurs lecteurs un symbolisme beaucoup plus complexe que celui d'un simple ustensile (Manguel, 1998: 253)

L'impact de la lecture

La partie la plus intéressante du livre s'avère néanmoins celle où il est question de l'impact de la lecture. Nous savons, avec Jauss, qu'il y a un impact global (dont le critique allemand a fait le centre de son œuvre *Pour une esthétique de la réception*) et un impact local, c'est-à-dire l'action du texte sur le lecteur particulier (ce qu'Iser, 1985, appelle la force pragmatique de l'œuvre).

Le lecteur va retirer de son rapport à l'œuvre un «sens» et une «signification», deux niveaux de compréhension définis par Paul Ricœur (1969): le sens renvoie au déchiffrement opéré pendant la lecture, tandis que la

signification, c'est ce qui va changer, grâce à ce sens, dans l'existence du sujet. La signification c'est «le moment de la reprise du sens par le lecteur, de son effectuation dans l'existence».

Roland Barthes (1971), à propos du même thème, évoque la «transmigration» du texte dans la vie du sujet:

Parfois, le plaisir du Texte s'accomplit d'une façon plus profonde (et c'est alors que l'on peut vraiment dire qu'il y a Texte): lorsque le texte «littéraire» (le livre) transmigre dans notre vie, lorsqu'une autre écriture (l'écriture de l'Autre) parvient à écrire des fragments de notre propre quotidienneté, bref, quand il se produit une *co-existence*. (Barthes, 1971: 12)

Fish, en adoptant une posture beaucoup plus radicale, arrive même à définir la littérature «ce qui arrive quand nous lisons»²⁰.

Cet impact est subi par la petite tailleuse, «la princesse de la montagne du Phénix du Ciel», comme l'appellent ses deux soupirants et pourtant amis. Il est vrai que, dès sa première apparition dans le roman, elle est différente des autres. Elle portait des chaussures là où tout le monde marchait pieds nus; ses chevilles et ses pieds avaient une jolie forme; son visage était ovale, ses cheveux tressés dans une longue natte, ses yeux étaient les plus beaux du district de Yong Ying. «Il y avait dans ses traits une beauté sensuelle, imposante, qui nous rendait incapables de résister à l'envie de rester là, à la regarder pédaler sur sa machine de Shanghai.» (Dai Sijie, 2000: 30).

En dépit de sa beauté, la petite tailleuse n'était pas du tout une intellectuelle. Chez elle, un seul livre: un catalogue de couleurs de tissu, édité par une usine de teinture.

Dès la première séance de cinéma oral, elle se laisse séduire et par l'histoire et par le conteur, Luo. Celui-ci, de plus en plus amoureux, se met en tête de la transformer: «Avec ces livres [les livres volés au Binoclard] je vais transformer la petite Tailleuse. Elle ne sera plus jamais une simple montagnarde.» (Dai Sijie, 2000: 107).

Confrontée aux personnages de Balzac, de Flaubert et Dumas, la jeune femme se redécouvre petit à petit. Les textes lus et écoutés lui apprennent d'elle-même. La lecture lui permet de découvrir son altérité et elle se met en tête ressembler à une fille de la ville. Elle commence par se confectionner un soutien-gorge d'après un dessin qu'elle a trouvé dans *Madame Bovary*. Ensuite elle transforme une veste Mao bleue d'homme en une ravissante veste de femme. Finalement, elle se fait couper sa longue natte et s'achète des tennis blancs. Sans le savoir, elle met en pratique la thèse proustienne selon laquelle le but de la

20. «Une analyse de la réponse progressive du lecteur aux mots qui se succèdent dans le temps». Fish, Stanley, *Is there a Text in this Class?* Harvard University Press, 1980, p. 27.

lecture est moins de comprendre le livre que de se comprendre soi-même à travers le livre.

À la voir ainsi transformée, Luo fut submergé par le bonheur d'un artiste contemplant son œuvre accomplie. Il chuchota à mon oreille:

– On n'a pas fait quelques mois de lecture pour rien. (Dai Sijie, 2000: 186)

Mais, chose que ne pouvaient pas deviner les deux jeunes amis, la rééducation balzacienne subie par la petite Tailleuse se parachève avec le départ de la jeune fille pour une grande ville, où elle envisage de changer de vie.

– Elle veut aller dans une grande ville, me dit-il [Luo]. Elle m'a parlé de Balzac.

– Et alors ?

– Elle m'a dit que Balzac lui a fait comprendre une chose: la beauté d'une femme est un trésor qui n'a pas de prix. (Dai Sijie, 2000: 191)

À travers l'identification aux personnages de Balzac, c'est bien la vérité de sa propre vie que la petite Tailleuse est en mesure d'appréhender maintenant: la lecture, en la faisant accéder à une perception plus claire de sa condition, lui permet de se comprendre et se rendre compte de ses véritables aspirations.

Après son départ, six allumettes vont détruire *le Père Goriot, le Colonel Chabert, Eugénie Grandet, Notre-Dame de Paris et Madame Bovary*. L'incendiaire est Luo. Brûler, c'est opprimer ou se libérer?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BARTHES, R. (1971): *Sade, Fourier, Loyola*. Paris: Seuil.

FAGUET, E. (1992 [1911]): *L'Art de lire*. Paris: Armand Colin.

FISH, S. (1980): *Is there a Text in this Class?* Cambridge (Mass.): Harvard University Press.

ISER, W. (1985): *L'Acte de lecture*. Bruxelles: Mardaga. Traduction française.

JOUVE, V. (1997): *La lecture*. Paris: Hachette.

MANGUEL, Al. (1998): *Une histoire de la lecture*. Arles: Actes Sud. Traduction française.

PAVEL, Th. (1988): *Univers de la fiction*. Paris: Seuil. Traduction française.

PICARD, M. (1986): *La lecture comme jeu*. Paris: Minuit.

QUENEAU, R. (dir.) (1977 [1955]): *Histoire des littératures I. Littératures anciennes orientales et orales*. Paris: Gallimard, La Pléiade.

RICŒUR, P. (1969): *Le conflit des interprétations*. Paris: Seuil.

SIJIE, D. (2000): *Balzac et la Petite Tailleuse Chinoise*. Paris: Gallimard.